

Malade malgré elle

Autor(en): **Mex, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Adan, lâi avâi iena de cliâo dame féministe que l'avâi assèyi de vèrè se dein la Biblia lâi arâi pas bin dâi z'affèrè pe galèze se l'avant età fête pè dâi fenne, na pas pè dâi z'hommo. Et mîmameint su lè bîte.

Dinse, vo sède que dein l'artse sè dit que Noé l'avâi latsi on pindzon, et que clii pindzon l'età revgnâi avoué onna brantse de cliâo z'avan de per lè, qu'on l'âo dit *olivier*. Adan, clii dama l'a de dinse âo menistre :

— Ne peinsâ-vo pas, monsu lo. menistre, que Noé n'a pas einvouyi on pindzon, mâ onna fè-malla pindzon, onna pindzonna ?

— Oh ! que na ! so repond lo menistre. Onna fè-malla, que sâi de pindzon âo bin d'autro, n'arâi pas pu restâ asse grand teimp lo mor cliou. L'arâi tot laissâ corré !

Marc à Louis.

DEIN LO TRAM

LO Djanet âo commis età zu pè Lozena, po visitâ ci Comptoir qu'on lâi fâ ti lè z'ans pè Beaulieu. L'avâi prei lo tram dévânt la gare et s'età chetâ su on ban io restâve just' onna plliece vuido.

Vaitcé qu'âo premi arrêt monté dein ci tram onna dama que du sè teni su sè pî, proutse de la porta. Cliâ dama l'etài onna granta chètze que datâve omeinte de l'annâie dâi Bourbaki, mâ que sè creyâi onco galèze, quemin cein arreve prâo soveint tsi lè fenné que ne sant pllieque dzouvené...

Djanet, qu'avâi einvia d'allumâ sa bouffârda et que sâ lè ballè manâires vu que l'a zu età dein lo teimp à l'Ecoûla dâo Tsamp dè l'Air, ne fâ ne ion ne dou : sè lâivè et dit :

— Madama, vo pâodè preindre ma plliece, mè conteinteri de la voutra.

La dama, tota benèze dé vère qu'on hommo l'avâi remarquâie, fâ risette à Djanet et lâi dit, ein lâi faseint dâi galèze manâire :

— Je vous remercie, monsieur. Au moins, vous, vous êtes un galant homme !

— Oï, madama, que répond Djanet, ein allumeint sa pipa, su pas quemin cliâo malotrus, qu'on pâo vère mîmameint pè Lozena, que ne bâillant l'âo plliece qu'âi fenné qu'ant bouna façon !

Sami.

A QUELQU'UN QUI ME TRAITAIT DE REGENT

(D'après Philippe Godet).

Règent, mais oui, c'est bien possible !
Je suis un régent, simplement,
J'ai une écriture lisible
Et j'ai peur du Département.
Je ne roule point en carrosse,
Je suis docile et diligent,
J'ai peu d'écus, beaucoup de gosses...
Que voulez-vous ? Je suis régent.

Je n'ai pas de grandes lumières,
Je me contente d'un falot,
Je turbine l'année entière,
Ne fumant que de vieux mégots.
Je distribue avec largesse
Les fruits d'un cerveau indigent,
Et j'ai très peur de la vieillesse,
Car on se rit des vieux régents.

N'étant point universitaire,
Je me fais souvent relancer,
Car je suis un « simple primaire »
Et piétine au lieu d'avancer
Et l'on confie à d'autres maîtres
Les écoliers intelligents.
Je fais ce que je peux des piêtres.
Que voulez-vous ? Je suis régent.

Lisette.

L'Arche de Noé. — Une très grosse dame monte dans le tramway sur la place de la gare à X. A grand-peine, elle parvient à s'asseoir, forçant tous ses voisins à se serrer comme des harengs.

Un monsieur, peu galant assurément, dit à son vis-à-vis :

— Je me demande si les tramways sont faits pour mener des éléphants ?

La grosse dame, qui a entendu :

— Ils sont faits, monsieur, pour mener toutes sortes de bêtes.

PÉNAU DE LA RIPONNE

FEIGNANT.



N entendait vaguement les bruits attardés de la rue : un char qui grinçait, le vacarme mou des tapis qu'on bat dans la cour, la rumeur qui montait de la pinte proche. Et puis d'autres bruits, plus lointains, étouffés, confus, qui étaient comme la respiration fiévreuse de la ville.

Pénau, toujours assis sur sa marche d'escalier, écoutait. Quelque chose de mystérieux, une angoisse subite, semblait haleter dans l'ombre malodorante. Il se prit à songer. A sa vie de tous les jours faite d'heures calmes et pareilles ; à son logis dont il ne voyait pas la misère ; à sa femme et au mépris résigné dont elle l'abreuvait ; à tous ces gens qui sans cesse et sans indulgence l'appelaient « feignant ! »... Ce mot bourdonnait à ses oreilles comme un insecte malfaisant. — Depuis si longtemps qu'il se l'entendait dire, il n'avait jamais su exactement, sa vraie signification. — Un jour, ayant découvert un vieux dictionnaire, il l'avait ouvert ; et, péniblement, il avait cherché. Il se souvenait encore des « crouilles » noms qu'il avait trouvés là : *faiblissant, faïencier, faille, faille...* Mais de « *feignant* », point. Et, de ne pas la connaître mieux, l'injure lui avait paru plus menaçante, plus mauvaise. « Feignant », qu'est-ce que cela pouvait bien signifier au juste ?... Son esprit tournait autour de ce mot, le déchiquetait, comme un oiseau crève, à coups de bec, la feuille de papier que le vent apporte près de son nid. — La tête dans ses mains, et ses coudes sur les genoux, il oubliait l'heure et l'endroit ; il s'oubliait lui-même. Parbleu, il savait bien qu'il n'aimait pas travailler ! Il savait bien qu'il ne pourrait jamais, jamais faire autre chose que se chauffer au bon soleil de la Riponne, sans pensée et sans désir ! avide comme une bête. — Était-ce sa faute ?

Travailler ? Il avait essayé ! Il essayait encore quand on venait le chercher pour faire l'homme-sandwich ; ou encore en hiver, quand il n'y avait vraiment pas moyen de faire autrement. Mais cela donnait toujours de si mauvais résultats qu'il valait mieux ne pas en parler. Parbleu, les honnêtes gens ne se rendent pas compte ! Etre paresseux, c'est être malade !... C'est avoir quelque chose dans les membres et dans l'esprit qui vous cloue là comme un impotent. Bien sûr, c'est être malade. Est-ce qu'on va reprocher à un aveugle d'être aveugle ? Est-ce qu'on va reprocher à un paralytique d'être paralysé ? Non ! Alors ?...

Quelqu'un, soudain, monta l'escalier. On entendait un souffle court qui se précipitait. La femme de Pénau émergea de l'ombre comme d'un puits profond. Elle dit simplement :

— Ah ! tu es là !...

...et puis ouvrit. A son bras brinqueballait le petit panier qu'elle emportait toujours pour aller en journées.

Pénau se leva, entra ; et comme il en avait l'habitude s'assit dans le coin le plus sombre de la cuisine, sur le tabouret le plus boiteux, humble comme un chien de fourrière. Ils soupèrent en silence ; puis, la femme prit au fond du panier la *Feuille d'Avis* qu'elle avait apportée, et se mit à lire. Pénau, lui, resta devant la table, continuant ses pensées de tout à l'heure.

Soudain, sa femme se tourna vers lui et, de sa voix basse, traînante, cassée, où la résignation mettait de brusques sanglots, elle dit :

— Il y a Bolomey, à l'avenue de Morges, qui demande un manœuvre !...

Depuis des mois, des années, chaque fois avec la même insinuation lente, elle lisait ainsi les « offres de places ». Et chaque fois, Pénau se levait, s'approchait de la fenêtre, et semblait s'absorber dans un spectacle qu'il était seul à voir.

Francis Gaudard.

Conseil équivoque. — P... disait à un garçon de café qui le servait mal :

— Il faut vous marier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous n'êtes pas fait pour rester garçon.

TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI

On voit venir Mme Blanc

Avec un panier de laitues.

« Ça va-t-il bien ? » « Pas tellement.

Que voulez-vous, on s'habitue ».

On voit venir le menuisier.

« Eh bien, Bovard, et cette armoire ? »

« Ah ! mon Dieu, j'ai pas commencé,

J'ai de l'ouvrage à n'y pas croire. »

On voit venir le petit chat

Noir et blanc de la boulangerie.

« ...Mais d'ici à la fin du mois

Je tâcherai de vous la faire. »

« Alors bon, je compte dessus ».

On voit venir un char de paille.

« En règle, mais je n'en peux plus.

J'ai mal aux reins tant je travaille. »

On voit venir enfin Monsieur

Le pasteur qui fait ses visites.

Alors Bovard baisse les yeux.

Mme Blanc se sawe vite.

MALADE MALGRÉ ELLE



A scène se passe à S..., joli et pittoresque village de la plaine du Rhône.

Madame Irène Torrent, une brune à la taille élancée, aux yeux noirs et pénétrants, passait pour être acariâtre, sournoise et boudeuse.

Par contre, son mari Xavier Torrent, était gai, causeur prenant à la poignée de main franche et cordiale. Dans les sociétés, Xavier était l'homme du jour, indispensable, le vrai bouton-train. Au « Cercle libéral », il faisait partie du comité.

Dans son discours d'ouverture, au congrès du parti, à Ardon, il se fit remarquer par un excellent plaidoyer. Son élocution fut abondante et d'une belle humeur.

L'adversaire politique craignait son verbe net, précis, mordant, jamais long, un brin voltairien : *castigat ridendo...*

A la fanfare, il tenait à peu près tous les instruments : baryton, bugle, cornet à piston, clarinette, etc., il « jouait même du tambour ».

Sa maisonnette au toit bruni, au bord de la grande route, où l'asphalte brille comme le crâne d'un savant, paraissait avec sa treille, ses abricotiers, un vrai nid d'amoureux.

Cependant, dans l'âtre où la bûche se tord, éclate sous les baisers du feu ardent, la flamme de l'amour s'est éteinte... Irène, la brune aux yeux noirs, a transformé ce joli foyer en un enfer.

Un jour que Xavier vint à midi pour dîner, rien n'était prêt ; madame Irène s'était mise au lit, la tête cachée dans l'oreiller.

— Qu'as-tu, ma chérie ? fit Xavier anxieux, de sa voix la plus douce.

Aucune réponse.

Xavier fit atteler sa mule et s'en fut à Martigny quêrir le docteur Calpini.

Deux heures après, le médecin était au chevet d'Irène. Après l'auscultation d'usage, se tournant vers Xavier, le praticien ordonna :

— Mon cher, ta femme est bien malade, achète-lui un cornet de fondants...

Le remède eut, en effet, raison du mal et quelques instants plus tard. Irène roucoulait sous la tonnelle une chanson nouvelle.

Hélas ! le bonheur fut de courte durée : huit jours s'écoulèrent et madame dut s'aliter à nouveau, parce que Xavier s'était attardé au « Cercle libéral ».

La tête dans les mains, le pauvre Xavier soupirait et ne savait à quel saint se vouer.

Soudain, une idée lumineuse lui vint : « Il y a le docteur Carron de Bagnes qui fait des miracles, lui seul pourrait guérir mon Irène et remettre un peu de soleil dans mon foyer ».

Le lendemain avait lieu la foire d'automne dans cette commune, sous prétexte d'y acheter une génisse, il pourrait peut-être aviser le Dr Carron.

Ainsi fut fait.

C'est un sien voisin qui fut choisi sous ce prétexte.

Le lendemain de la foire, à huit heures du matin, Jean-Pierre Produit arrivait à S... accompagné du Dr Carron.

— Alors! qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas chez vous, Xavier? fit le médecin.

— C'est ma femme, M. le docteur, qui souffre beaucoup et elle a perdu l'usage de la parole.

Le vieux praticien enleva ses gants, auscultait Irène Torrent puis, fronçant les sourcils:

— Madame, si vous avez quelques dispositions à prendre, faites vite venir le notaire Bender, de plus, si vous avez quelques sentiments religieux, appelez M. le curé.

— Miséricorde! s'écria Irène terrifiée... je suis donc perdue!

Le vieux médecin resta cinq minutes sans répondre; Irène va s'évanouir.

— Non, dit-il enfin, mais je serais désolé d'être le seul auquel on ait fait la farce de déranger pour rien! L. Mex.

Entre Américain et Marseillais: — La chaleur est telle en Amérique que les ailes des mouches prennent feu.

— A Marseille, c'est bien pire. Nous sommes obligés de nourrir les poules avec des glaces à la vanille pour les empêcher de pondre des œufs durs!

Un pasteur qui connaît son monde. — Dans une église où les hommes étaient placés d'un côté et les femmes de l'autre, le pasteur se plaignit du haut de la chaire d'être troublé par le bruit des conversations. Une femme se leva aussitôt et s'écria, vexée:

— Au moins, monsieur le pasteur, ce n'est pas de notre côté.

— Tant mieux, ma bonne, tant mieux; cela finira plus tôt!

LE FEUILLETON



SOUVENIRS D'UN OPÉRÉ

OEUR tendre, esprit net, volonté ferme, elle a été l'âme de sa famille. Restée veuve, jeune encore, avec sept ou huit enfants, elle a élevé admirablement sa nichée; elle a marié et bien marié ses filles; elle a fait de tous ses fils des hommes consciencieux et distingués dont chacun a marqué sa trace dans la carrière qu'il a choisie. Nous la connaissons de longue date et nous l'aimons bien, cette femme courageuse et simple. Mais ce soir elle semble un peu honteuse, l'excellente maman Roux, que son fils veuille me taillader le lendemain matin. Elle que nous sommes allés voir, tout là-haut, dans son village de Mont-la-Ville! Elle à qui nous avons causé tant de joie en disant tout le bien que nous pensons de son fils aux paysans qui l'ont connu tout petit et qui nous demandaient, méfiants: « Est-ce vrai que César est un grand docteur? » On dirait qu'elle a peur que nous accusions son César de rendre le mal pour le bien. Pourtant elle a pleine confiance en lui, et après m'avoir embrassé pour me porter bonheur, elle me dit avec sa piété huguenote: « Ce qui me rassure, c'est que vous êtes entre les mains de Dieu! » *Sancta simplicitas!* Comme si, à supposer que Dieu intervienne dans les choses du monde pour en modifier l'ordre en faveur de nos chétives personnes, on n'était pas entre ses mains à toutes les minutes de son existence! Aussi ne puis-je m'empêcher de sourire et de lui répondre: « Ce qui me rassure, moi, c'est que je suis entre les mains de votre fils. » Et la mère est flattée, si la fidèle est choquée; cela se compense.

10 mars 1899! Une date que je n'oublierai pas de si tôt, n'ayant pas l'habitude d'être caractérisé comme un grognard de Napoléon. J'ai dormi du sommeil le plus calme, bonne condition pour la bataille que je vais livrer. Et, dès mon réveil, je n'ai plus le temps de penser. Vient incessamment du personnel de la clinique; derniers préparatifs de l'opération; arrivée de

Louise Fonjallaz, notre amie, notre « sœur d'alliance », qui va tenir compagnie à ma femme et l'empêcher de compter les minutes, pendant que je serai absent. Puis voici « mon assassin » qui vient à son tour; c'est le Dr Perret; je crois en vérité qu'il est plus ému que moi. Le Dr Roux lui a cédé l'honneur du premier rôle; il n'a pas voulu lui prendre son malade et, comme je suis, paraît-il, un personnage important... à Lausanne, le Dr Perret, malgré sa sûreté de main, a peur de manquer son coup. Il m'a confessé plus tard qu'il avait voulu rendre le couteau à son maître. Mais il ne laisse rien paraître de son inquiétude et il commence la série des travaux, dont mon pauvre corps va être la victime, en me faisant à la cuisse une piqûre de morphine.

Encore quelques minutes et l'on frappe à la porte. On vient m'avertir qu'on m'attend à l'étage supérieur où est la table d'opération. J'embrasse l'amie dévouée en lui disant: « Veillez sur elle! » — Elle! C'est ma femme qui essaie de sourire, mais qui est bien pâle. Un long baiser muet où nous mettons nos deux cœurs. « Du courage! » lui dis-je en lui serrant la main, et, guidé par l'infirmier, je m'achemine à travers les couloirs et les escaliers vers la salle inconnue où je vais être livré aux chirurgiens.

Tiens! Mon regard est trouble, ma tête somnolente: c'est l'effet de la morphine. Je considère pourtant avec curiosité ce qui m'environne. Une salle dallée, toute en verre: au milieu, une table de métal, haute et longue, percée de trous; une vitrine où brille un coquet et terrible assortiment d'instrument d'acier; mon docteur, en manche de chemise, qui se lave les mains; sœur Rose qui chauffe des linges; le docteur Russe, en longue blouse blanche et un masque à la main; la directrice de la clinique qui me regarde d'un air apitoyé. Il fait chaud, extrêmement chaud; j'ai tant dit que j'étais frileux, que je ne voulais pas attraper une pneumonie! On me déshabille; on plie mes vêtements; puis Charles me tend la main pour m'aider à grimper sur un escabeau et je m'étends de mon long sur la table d'opération. Le cœur ne bat pas trop vite? Non. Allons! Tout ira bien.

On me laisse respirer et causer un instant; le Dr Roux n'est pas encore là. Il entre: j'ai à peine le temps de l'entrevoir et de lui serrer la main. Le masque s'est abattu sur ma figure; l'éther me monte doucement à la tête, sensation qui n'a rien de pénible. — Ce n'est que cela, me dis-je. — Et je réponds gaiement aux médecins qui m'interrogent. Deux, trois minutes se passent. Le Dr Perret me demande: « Entendez-vous comme un son de cloche? » Non, rien. Tout à coup le masque se resserre sur mon visage; une âcre bouffée d'éther me coupe la respiration; un bruit d'obus qui éclate m'étourdit les oreilles; je suis furieux contre le médecin russe qui me tue; je crie: « J'étouffe, j'étouffe. » — Je veux me débattre. Puis plus rien! En une seconde je suis chaviré dans le noir; je n'existe plus; je suis mort.

Où suis-je? Dans mon lit, dans ma chambre, il me semble. Mes yeux grands ouverts voient remuer des formes vagues que je crois reconnaître. Oui, c'est le Dr Roux qui s'approche de moi et qui me demande: « M'entendez-vous? » J'entends et je comprends. Mais impossible de répondre, sinon des yeux. Il répète la question; avec un effort énorme, j'articule: — Oui — et ma voix me semble celle d'un autre, d'un inconnu, qui parle de très loin. Des mouvements, des bruits autour de moi; mes yeux se ferment et se rouvrent. — Tu me reconnais? — C'est ma femme qui parle et je dis péniblement: — Tu as pleuré. — Et du temps passe, je ne sais combien de temps. Soudain une colère me monte à la tête et je dis: — « Tu sais, je lui garde un chien de ma chienne au docteur russe; il m'a tué. » — C'est la mémoire des sentiments qui me revient avant celles des idées; je retrouve au réveil la dernière émotion qui m'a secoué, avant que je ne tombe dans l'inconscient.

Le cerveau recommence à fonctionner, mais

de façon intermittente. On m'a conté plus tard des tas de choses, que j'ai dites ou faites et dont je n'ai pas la moindre souvenance; que, rapporté dans mon lit, rouge, violacé, méconnaissable; j'ai longtemps poussé de sours gémissements; que j'ai répété trente ou quarante fois: — Est-ce fini? — qu'on avait beau me dire et me redire: — C'est fini — je répondais d'une voix dolente de petit enfant: — Non, ce n'est pas fini; je le sens qui fouillent dans le côté; — que, pour me convaincre, on appela sœur Rose qui me mit les mains sur mon pansement en me disant: — Vous voyez bien que c'est fini; — et qu'alors, apaisé, je répliquai: — Je vous crois, sœur Rose, mais je ne crois pas les autres; — que je m'obstinaï à reconnaître une garde que je n'avais jamais vue et qui était chargée d'empêcher tout mouvement de ma part. Etrange état de subconscience, où l'on souffre sans souffrir, où les sensations se transforment en pensées et en paroles sans laisser de traces dans le cerveau!

Il a, paraît-il, duré plusieurs heures. Quant au temps pendant lequel on m'a tailladé, recousu, pansé, c'est comme s'il n'avait pas existé. J'ai été absent de moi. Pas même l'ombre d'un rêve. Pas le plus petit écho du nocturne de Chopin qui, à l'heure dite, se jouait pour moi dans la grande ville lointaine.

Enfin je me sens redevenir lucide. Je souris à ma femme qui m'embrasse doucement en me défendant de parler; je l'entends m'avouer qu'elle a eu un moment d'angoisse, quand on lui a rapporté mes habits, comme si j'étais mort; je la vois qui écrit des lettres, des lettres, des lettres, et je sais qu'elle annonce aux parents et amis que tout s'est bien passé. Je salue de la main Louise Fonjallaz qui me regarde, un doigt sur les lèvres. Je comprends que je ne dois pas bouger et je n'en ai d'ailleurs aucune envie; je suis accablé, assommé; mais je ne souffre pas, sauf d'avoir la tête lourde et brûlante.

(A suivre).

G. Renard.

Au Bourg-Sonore, du 21 au 27 novembre, un film sonore et chantant: *La Paiva* ou *Le Lys du Fau-bourg*, interprété par un trio d'acteurs incomparables: Lupe Velez, Jetta Goudal et William Boyd.

Une réalisation de D. W. Griffith est toujours un événement dans l'art cinématographique et cette fois encore le génial metteur en scène s'est surpassé en créant la « Paiva ».

L'action se passe à Paris, à la fin de l'Empire Louis-Napoléon et nous conte les amours d'une belle jeune fille, de naissance modeste, pour un bel attaché d'ambassade. Les événements l'opposent à une grande dame dont elle triomphera pour connaître enfin le suprême bonheur d'être aimée. Quant à l'interprétation, elle est tout simplement admirable avec Lupe Velez, vive primesautière, Jetta Goudal, altière comtesse et William Boyd, élégant et séduisant attaché d'ambassade.

Au programme, les actualités parlantes Fox-Movietone.

Matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30. Tél. No 26.783.

Pour la rédaction:
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le chic des CHEMISES
confectionnées et sur mesure;
sous-vêtements, etc.; les plus
bas prix sont autant d'avantages
qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-
spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE